

## Rodomont

*P. Sébillot - Contes Populaires de la Haute-Bretagne - I - pp 297-301*

Il y avait une fois une couturière qui s'appelait Marie Mariton : elle était si laide que personne n'avait jamais eu même la pensée de lui faire la cour, et toute sa fortune consistait en quelques pauvres meubles.

Elle allait souvent travailler dans une maison où était un jeune homme qui lui plaisait beaucoup; mais il ne faisait point attention à elle, et il était sur le point de se marier avec une très jolie personne.

Parfois, elle se disait que si au lieu d'être laide et pauvre, elle avait eu la chance d'avoir quelques écus et une figure agréable, celui qu'elle aimait en secret, loin de la considérer comme un laideron, l'aurait regardée avec plaisir, et aurait peut-être pensé à l'épouser.

Un jour qu'elle était seule, et qu'assise sur sa chaise elle cousait en se livrant à ces réflexions, elle vit entrer un monsieur qui la salua avec politesse, et lui demanda si elle se trouvait heureuse.

- Hélas! non, monsieur, répondit-elle; car, ainsi que vous pouvez le voir, ma figure n'est pas faite pour plaire, et je suis si pauvre que je n'ai pas le moyen d'avoir de jolies toilettes qui pourraient me donner une meilleure tournure et un aspect plus agréable.

- Il dépend de vous, dit-il, que vos souhaits s'accomplissent : je puis vous donner un charme qui vous fera paraître si séduisante aux yeux de la personne que vous aimez, que toutes les autres femmes lui sembleront laides et qu'il n'aura de regards que pour vous. Je n'y mets qu'une condition : dans un an à partir de ce jour je reviendrai, et il faudra que vous puissiez me dire comment je m'appelle, sinon vous m'appartiendrez corps et âme, et je vous emporterai. Mais sachez que

le charme que je vous confierai perdrait toute sa puissance si vous écriviez mon nom, ou s'il vous arrivait de le dire à quelqu'un. Au reste, je m'appelle Rodomont, c'est un nom aisé à retenir.

La jeune fille trouva que la condition n'était pas bien difficile à remplir, elle signa le pacte de son sang, et après lui avoir remis le talisman, le monsieur disparut si subitement qu'elle ne sut par où il s'en était allé.

Elle serra précieusement le charme qui lui avait été donné, et tout en faisant courir son aiguille, elle répétait: Rodomont! Rodomont! pour bien graver ce nom dans sa mémoire.

Quand le jeune homme rentra à la maison, au lieu de saluer froidement l'ouvrière en faisant à peine attention à elle, il sembla prendre un plaisir particulier à la regarder et à lui causer : le lendemain et les jours suivants, il venait lui tenir compagnie pendant qu'elle travaillait, et il lui disait des douceurs auxquelles la jeune fille, peu habituée à être courtisée, prenait un grand plaisir.

Sa mère et sa sœur ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'il s'occupait beaucoup de la couturière, et qu'il n'allait plus que rarement et, comme à regret, chez sa future, et elles lui disaient:

- D'où vient donc que tu as tant de plaisir à causer avec cette fille si laide, au lieu de t'occuper de ta fiancée qui est pourtant, sans contredit, une des plus jolies personnes du pays?

- Je n'épouserai pas celle que vous dites, et je vous déclare que je n'aurai d'autre femme que Marie Mariton, car personne ne me plait autant qu'elle.

Ses parents eurent beau lui faire des remontrances et lui représenter la pauvreté et la laideur de l'ouvrière, il ne les écouta point, et il finit par se marier avec elle, à la grande surprise de tous les gens du pays, sur lesquels le charme n'avait

aucun pouvoir et qui voyaient la couturière telle qu'elle était, c'est-à-dire peu séduisante.

\*\*\*

Le diable - car c'était lui qui s'était présenté à Marie Mariton sous la figure d'un monsieur -, avait bonne envie que l'année fût révolue, et qu'il lui fût permis de saisir sa proie, et comme il craignait que la jeune mariée ne vînt à lui échapper, il lui envoya un rêve qui lui fit oublier le nom de Rodomont. Elle avait beau se creuser la tête pour retrouver les syllabes qui lui étaient autrefois si connues, elle ne pouvait y parvenir.

Son mari, qui la voyait triste, lui demanda ce qui la chagrinait, si elle avait envie de quelque chose, ou si quelqu'un lui avait manqué. Mais elle n'osa lui confier le secret qui la rendait si malheureuse, et elle lui répondit par des paroles évasives.

Il pensa que le grand air lui ferait du bien, et lui proposa de l'accompagner à la chasse; mais elle refusa, et quand il fut parti, elle s'enferma dans sa chambre pour songer à son malheur et pleurer.

Cependant son mari parcourait les champs, et à chaque instant il voyait des petits oiseaux perchés sur les buissons, et qui chantaient :

*Si Marie Mariton,*

*Savait le nom de Rodomont,*

*C'est elle qui rirait !*

Et à chaque instant, il entendait ce refrain frapper ses oreilles, et si fréquemment qu'il trouvait les oisillons bien ennuyeux.

Quand il rentra, il dit à sa femme :

- Tu as eu grand tort de ne pas m'accompagner à la chasse : tous les petits oiseaux parlaient de toi, et tu te serais bien divertie à les écouter.

- Les petits oiseaux? vous voulez rire sans doute : que disaient-ils donc, et comment avez-vous fait pour comprendre leur langage?

- Ma foi, ce n'était pas bien difficile; car ils voletaient autour de moi en répétant :

*Si Marie Mariton,*

*Savait le nom de Rodomont,*

*C'est elle qui rirait!*

Quand elle entendit ces mots, elle fut si joyeuse qu'elle riait aux éclats, et qu'elle chantait.

- Pourquoi ce nom bizarre te plaît-il tant? demanda son mari.

- Ah! dit-elle, c'est celui que je compte donner à notre petit enfant qui doit venir.

Le mari se montra satisfait de cette réponse, et elle ne jugea pas à propos de lui en dire davantage, craignant de voir disparaître la puissance du charme, et à partir de ce moment, elle reprit sa gaieté et sa bonne humeur.

Cependant l'année s'était écoulée; une nuit que le mari de Marie n'était pas à la maison, et qui se trouvait justement être l'anniversaire du jour où avait eu lieu le pacte, elle entendit un grand bruit, et une main vint frapper aux carreaux de la fenêtre de la chambre. Elle l'ouvrit toute tremblante, car elle se doutait bien de la visite qui lui arrivait. Ce fut en effet le diable qui entra, et qui dit :

- L'année est expirée, j'ai accompli ma promesse, et je viens pour vous emporter si vous ne pouvez me dire comment je m'appelle.

- Rien n'est plus facile, Rodomont, répondit-elle.

Le diable, se voyant ainsi dupé, s'en alla par la fenêtre qui heureusement était restée ouverte, et il était si en colère qu'il prit la forme d'un ouragan qui abattit beaucoup d'arbres du voisinage, et enleva les ardoises de plusieurs maisons.

*Conté en 1878 par Jeanne Bazul, de Trélivan.*